

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Reflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE	
Un An	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un An	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

TOUJOURS LA GRÈVE A CARMAUX

Ousqu'est la Solution?

RONCHONNADES D'UN VINGT-HUIT JOURS

CHOUETTES LES FRAUDEURS ROUBAISIEIS



Comment ça Finira ?

Et la grève durait toujours !
Tellement, nom de dieu, que bien mariole serait celui qui prédirait comment que ça se finira ?
Voilà maintenant tous les bouffe-galette de l' Aquarium en branle : y a jusqu'à des opportunards qui prennent le train pour Carmaux, et s'en vont faire des mamours aux gueules noires
Sacré pétard, c'est pas dans leurs habitudes, quoi donc qui les fout ainsi en chaleur ?

Dame, y a rien de drôle qu'ils se démanchent ; cette grève n'est pas ordinaire : il ne s'agit ni de la paye qui est trop maigre, ni du turbin qui est trop dur... non, foutre ! Y a que de la Politique à la clé.

Pour lors, c'est bien le moins que les politicards s'en occupent... ou faissent semblant.

Et même, nom de dieu, m'est avis qu'ils ont été rudement durs à se foutre en mouvement. Ils avaient espéré que les mineurs caneraient vite et que la grève passerait au bleu, sans que personne l'ait vue.

Il a fallu en rabattre, foutre de foutre ! Les mineurs tiennent ferme. Quand les bouffe-galette radicaux ont vu le coup, subito, ils ont ressorti leurs belles ritournelles de l'ancien temps et pour quelques jours sont re-devenus les amis des ouvriers.

Ces jean-fesse qui ont laissé fu-siller sans rouspéter les prolos de Fourmies, s'en vont à Carmaux avec leur écharpe en poche, tout prêts à se foutre en travers des mineurs et de la troupe.

Oh là là, y a pas de pet ! Ils ne s'en feront pas mourir..., pour 25 francs.

Fourmies..., Fourmies..., c'était pas du même tonneau qu'à Carmaux !

En effet, si cette grève tourne contre les ouvriers, c'est une défaite électorale. Quand les bouffe-galette radicaux dans le patelin qui les a bombardé dépotés, et qu'ils voudront sortir leurs rengaines sur le suffrage universel, les bons bougres leur riveront le bec : « Connu, archi-connu ! On l'a vu à Carmaux, c'est Muselage Universel qu'il faut dire... »

Tandis que, si les mineurs remportent la victoire, les bouffe-galette

n'auront pas ça à craindre ; ils n'auront pas besoin de chercher d'autre tarte à la crème que : « Voyez Carmaux ! » Ça répondra à tout. Et dame, c'est de saison : les élections sont pour l'an prochain.

Aussi, faut voir comme ils se débanchent ! Ils viennent d'inventer le *Sou du suffrage universel*, et tous les quotidiens ouvrent des souscriptions pour les gueules noires.

Faut voir aussi, comme ils pistonnent les ministres ! C'est une procession chez ces jean-foutre.

Et les ministres sont emmerdés. Ils ne se sont jamais trouvés en pareille situation. Comme ils se souviennent qu'ils sont un peu députés, ils bafouillent, ne sachant plus pour qui prendre parti. La bouche en cul de poule ils reçoivent les bouffe-galette, les pelotent gentiment, leur promettent tout.

Turellement, ils ne font que promettre, nom de dieu ! C'est pas leur métier d'intervenir en faveur des ouvriers : ils ne sont pas faits pour ça... Ah, s'il s'agissait de le fusiller !

Et les bouffe-galette partis, les ministres s'en vont lécher le cul au baron Reille et au marquis de Solages. C'est plus profitable, y a toujours quelque chose à gratter par là.

Pour un moment, nom de dieu, je vas supposer une chose impossible : supposer que la gouvernance se foute du côté des mineurs.

Qu'en arriverait-il ?

Oh, pas grand chose de chouette pour les bons bougres ! La gouvernance ne pouvant rien de rien, légalement, contre la Compagnie.

Y a bien ce qu'on appelle la *déchéance*, en vertu d'une vieille loi qui date de 1810.

Mais la Compagnie n'a qu'à manœuvrer roublardement pour retarder pendant des mois et des mois cette sacrée déchéance.

Au surplus, en admettant que la déchéance soit prononcée, ça ne changerait rien à la situation, vu que la Compagnie peut à son choix racheter la mine, ou bien la faire racheter par des prête-noms et en toucher le prix.

Le lendemain, peau de balle et balai de crin : les mineurs n'ont pas même changé d'exploiteurs, y aurait du changement que dans la forme !

Les bouffe-galette qui font des ma-mours aux grévistes sont obligés d'avouer que la déchéance c'est à peu près aussi efficace qu'un cataplasme sur une jambe de bois.

Aussi, ils ont trouvé un b'a's :

« Attendez la rentrée des Chambres, qu'ils serrent aux p... nous allons faire un pétard moustre... Et nous fédérons une nouvelle loi qui fera taper la Compagnie en deux temps et trois mouvements. »

Pauvres mineurs, vous pouvez vous rouler les pouces ! D'ici que la fameuse loi soit baelée vous avez le temps de siffler du sirop de grenouille et de bouffer des briques à la sauce aux dailloz.

A supposer l'impossible : que les bouffe-galette de l'Aquarium votent la loi qu'ils vous promettent, tout n'est pas fini... Derrière eux y a les têtes de veaux du Sénat. Ceux-là ne marcheront pas, ils ont les pieds niekellés !

Tout ce que je vous en dis, les camaros, c'est pour vous faire tâter du doigt que toutes les solutions légales, c'est de la merde en bâtons.

Quant on veut faire caner les patrons y a pas à chercher midi et quatorze heures : y a à compter que sur son biceps, nom de dieu !

Et alors, oussqu'est la fin finale de cette sacrée grève ?

Dame, je l'ai dit en commençant : j'en sais foutre pas plus long que les frères et amis.

Pardienne, à bien chercher, y a bien un moyen pour que ça s'arrange en douce, — et un riche moyen, nom de dieu ! Seulement, j'ai bougrement peur que les gueules noires de Carmaux, trop embarbouillés dans la Politicaille, ne crachent dessus :

Figurez-vous qu'un beau matin, les mineurs ayant soupé de se rouler les pouces, aient une envie folle de redescendre à la mine.

Y aurait pas là de quoi faire rogner Reille et Solages, vu qu'ils ne demandent pas mieux.

Pour lors, tous en chœur, les mineurs s'en retourneraient tirer le charbon.

Seulement, là oussque ça deviendrait rigolboche, c'est quand il s'agirait de la répartition : au lieu d'empiler le charbon dans les magasins de la Compagnie, les bons bougres l'empileraient dans leurs piôles, afin que l'hiver qui arrive dare-dare, ne les trouve pas au dépourvu.

Si l'escogriffe de directeur, Humblot, voulait faire du pétard, au lieu de lui bourrer la gueule on lui foutrait un pic en main et tout gentiment en lui dirait de descendre au fond faire sa journée.

Les mineurs qui ne sont pas rosses ne demanderaient même pas mieux

que de se taper un bain, afin de faire la place au baron, au marquis, et à tous les actionnaires.

Du coup, ça serait bath aux pommes de voir tous ces oiseaux bûcher comme des enrages !

Si par hasard ils y trouvaient un cheveu à cette solution et au lieu de descendre à la mine, ils voulaient à leur tour se foutre en grève, que feraient-ils ?

Contre qui envierait-elle ses troubades ?

Contre les mineurs qui turbine-raient... ou bien contre les salauds qui, ayant un poil dans la main, voudraient continuer le petit système de se faire engraisser à rien foutre ?

Evidemment, comme la gouvernance est toujours du parti des feignasses, c'est contre les gueules noires que marcheraient les truffards.

Seulement, comme les mineurs auraient eu soin de ne pas faire de pétard, de ne rien casser, de ne gratter la couenne d'aucun jean-foutre, il serait bougrement difficile de les massacrer à cause qu'ils voudraient travailler malgré leurs patrons.



RAFFINEUSES DE LA VILLETTE

Les pauvres filles sont roulées grande largeur, nom de dieu !

Le cœur gros de larmes,.... et aussi de haine, il leur a fallu rentrer au bain.

Le jean-foutre Sommier leur a refusé les *sept centimes* d'augmentation qu'elles réclamaient par cent kilos.

Tant pis pour lui, mille tonnerres ! Un jour viendra et il n'est peut-être pas bien loin où c'est autre chose que du sucre que les bonnes bougresses lui casseront sur le dos.

A lui, — et aussi à ses pareils, Lebaudy, Say et toute la séquelle.

A CARMAUX

Comme je viens d'en dégoïser, la grève va son petit train-train.

Les mineurs font toutes les nuits des patrouilles et ne se privent pas de taper dans le nez des rares foireux qu'ils rencontrent.

Y a pas, mille pétards, de plus en plus, les grèves, même les plus pacifiques, ont une petite allure qui les fait ressembler à la grève des maigres contre le gras.

Et comme les maigres sont cinquante contre un, ils finiront bien par manger les gras.

Lundi et mardi, y a eu à Alby la grande jugerie d'une floppée de riches bougres qu'on avait coffrés après le pétlot chambardement qu'il y avait eu chez le directeur.

Turellement, le Jean-foutre Humblot et uno bande de pandores étaient témoins contre les bons bougres.

Les marchands d'injustice ont tout fait pour saler ferme la huitaine de gas qu'ils avaient dans les griffes. La jugerie aurait dû se passer aux assises, mais par crainte d'un acquittement, on a collé les bons bougres en correctionnelle.

Les enjuponnés du comptoir serraient rudement les fesses, mille dieux ! A voir le populo fourmiller autour de leur turne et à reluquer au fond de la salle des gas d'attaque, ils avaient la tremblotte.

Rien de tel, cré tonnerre, pour faire entrer deux liards d'humanité dans la trippaille d'un jugeur !

C'est dans un vent de colère que le chef du comptoir dégoise les condamnations : Bruneau et Galonnier ont quatre mois ; Bosc, trois mois ; Rigal, Nicolas et Salabert, un mois ; Birbès, quinze jours ; Loup, huit jours.

Et alors, de partout, partent comme des fusées des cris de vive la Révolution sociale !...

Pour finir, les aminches, je vas vous foutre sous le nez les petits bénéfices que réalise la Compagnie :

L'an dernier, y a eu deux millions, six cent cinquante-trois mille quatre cent quatre-vingt-trois francs quatorze centimes de bénéf !

2.653.483 fr. 14 centimes, c'est gentil !

Chaque actionnaire a palpé par action de 500 balles un dividende de 86 fr., ce qui fait 17 pour cent d'intérêt.

Et si un de ces quatre matins, les mineurs réclament quelques centimes d'augmentation, les grosses vaches de la Compagnie brailleront comme des baleines, jurant qu'on veut les réduire à la misère.

COUPS DE TRANCHET

Chouettes grenadiers. — C'est en Angleterre qu'ils perchent les gas. Trouvant le métier militaire trop dur, les troubades de la *liche garde* ont charcuté les harnachements de leurs canassons.

A la prochaine, ça sera au tour des galonnés.

Dynamitades. — A Trieste, en Autriche, y a un mois, il y a eu une explosion devant la turne du gouverneur.

L'autre nuit, repiquage au truc sur une place de la ville.

Les richards serrent bougrement les fesses ; pour les rassurer, la rousse a coffré à l'aveuglette quatre bons bougres.

Du même tonneau. — Autre dynamitade, à Gènes, en Italie, dans l'escalier du consulat d'Espagne.

Y a eu un pétard monstre, nom de dieu !

Probable que les gas qui ont fait le coup ont songé aux quatre anarchos exécutés à Xérès : Zarzuela, Lamela, Busiqui et Lebrijano.

Si ça continue, les consuls et les ambassadeurs d'Espagne seront aussi difficiles à recruter qu'à Paris les chefs de comptoir pour les assises.

REBIFFADES RUPINSKOFF

Nom de dieu, chaque coup que j'apprends qu'un bon bougre s'est rebiffé contre les larbins de la gouvernance, ça me fout de la jubilation au ventre.

Il est toujours bon de ne pas se laisser faire, même quand c'est pour des babioles qui n'ont l'air de rien, — car si on se laisse mûter, de fil en aiguille on en arrive à recevoir la botte au derrière.

Si on était toujours sur le qui-vive, la sacrée racaille qui nous gruge serait vivement à c.ii.

En effet, c'est pas leur nombre qui fait leur force, c'est notre gnolerie.

Oui, nom de dieu, c'est parce que nous sommes trop jean-jeans !

Ainsi, ça changerait bougrement de thèse si tous ceux qui reçoivent la visite de l'huissier suivaient l'exemple de Guimard, un bon bougre de Guérande.

Comme ce n'était qu'un records, il ne s'est pas mis en grands frais ; quand l'animal est arrivé, il lui a dit : « Tu viens me saisir ? Saisis donc ça, cochon !... » et subito il te lui allongea un marron sur la hure, si fadé, que l'huissier en a vu trente-six chandelles.

Si cette pratique se généralisait, les records se froteraient le nez et pour éviter qu'on le leur tambourine, ils donneraient leur démission.

Turellement, comme l'exemple de Guimard n'est pas suivi, le bon bougre va ramasser quelques jours de prison..., mais s'il y en avait des douzaines de son calibre, ça se passerait autrement.

Autre chose, qui commence à se pratiquer en grand sur la frontière : c'est la fraude.

J'ai déjà jaspiné aux bons bougres de la grande volerie des impôts. Ou c'est tout à fait visible, par exemple, c'est à Roubaix qui se trouve à une demi-heure de la Belgique.

A Roubaix, le pétrole vaut dans les huit sous le litre ; en Belgique y vaut juste deux sous et demi.

Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que le populo qui est déjà grugé ferme par les patrons, s'en va en Belgique acheter un tas de choses.

Y a belle lurette qu'à la sortie de l'école les mères envoient leurs gosses chez l'épicemar belge : ils reviennent en une galopade, faisant la nique aux douaniers et rapportant du sucre, du café, du pétrole.

Maintenant, ça se fait même plus en grand : le populo rumine sur son triste sort, nom de dieu ! Et turellement, il ne peut pas comprendre que les jean-foutre

de la haute le torcent à payer huit sous ce qui en vaut juste deux.

Aussi, il commence à se former des bandes de bons bougres qui s'en vont en chœur en Belgique et s'en reviennent de même. Que voulez-vous que foutent les douaniers ? Ils sont un contre dix !

Y a encore de la timidité chez les prolos ; mais laissez passer le moulin : avant trois mois, quand un douanier voudra leur chercher pouille ils te lui tomberont sur le poil sans barguigner.

Déjà même ça se mijote pas mal : l'autre jour une bande d'une vingtaine de prolos s'en revenaient de Belgique, tout chargés de provisions. Les douaniers les reluquèrent, leur firent la chasse et comme les fraudeurs cherchaient plus à se tirer des fluttes qu'à résister, y eut cinq femmes et un homme d'arrêtés.

Quand les prolos virent que leurs copines et leur copain étaient foutus au ballon, ils s'en vinrent à la caserne des fraudeurs, l'envahirent, puis, prenant des briques et des pierres, livrèrent bataille aux douaniers. Le malheur, c'est qu'ils n'étaient pas assez nombreux, nom de dieu ! Les gas furent repoussés et deux d'entre eux sucrés à nouveau.

Ça servira de leçon aux autres, mille bombes ! Au lieu de se mettre à vingt on se met cinquante.

Pour lors, que feront les douaniers ?

Ils caneront, nom de dieu !

Et en attendant que les bons bougres aient foutu en l'air les patrons, ça leur fera toujours une vermine de moins à subir.

Autre flanche, très chouette aussi : à Saint-Chamond, dimanche dernier, les sergots traînaient au poste un bon bougre.

Une floppée de camaros ayant vu le tableau, l'ont voulu délivrer.

Va te faire foutre, comme ils commençaient à tarabuster les vaches, tous les flicards de l'endroit rapliquent !

Alors s'engage une bataille en règle : les sergots dégalnent et sabrent les copains ; le brigadier sort son révolver et tire à bout portant, — heureusement il est d'une maladresse carabinée, ça fait qu'il n'a mouché personne !

Malgré l'énergie des gas, les flicards ont réussi à amener un prisonnier, nom de dieu !

Et dame, après l'avoir ficelé comme un boudin, ils l'ont salement passé à tabac.

Oh mais, ils ne le porteront pas en paradis ; si les sergots ont eu la première manche, les copains espèrent bien avoir la seconde, — ils poseront aux bourriques des lorgnons et des dentiers... sans garantie du gouvernement.

Tous ces fourbis-là, mille bombades, c'est des trucs de détail qui sont très galbeux.

Ils habituent les bons bougres à reluquer en face les larbins de la gouvernance.

Et sans que ça en ait l'air, ça démautibule bougrement l'Autorité.

S'agit de ne pas changer de main, et au contraire, d'activer le mouvement !



Oh, la garce ne ralentit pas son mouvement, mille tonnerres! Et voilà l'hiver qui arrive... quègue ça va être?

Y a tellement de purée que si les richards avaient seulement deux liards de jugeotte ils en seraient épouvantés.

Mais ouat, ils se foutent de ça! Pourvu qu'ils houstifailent et fassent la noce.

A l'heure actuelle les prisons sont farcies jusqu'à la bonde. Les grosses légumes ont beau inventer des trucs pour les vider, ils n'y parviennent pas.

Y a d'abord cette jésuiterie qu'on appelle la loi Bérenger : avec cette loi, les juges foutent en liberté ceux qui en sont à leur première condamnation, quitte à leur faire tirer leur prison s'ils se font repincer pour la moindre bricole. Avec cette loi, les enjuponnés n'hésitent pas à donner le maximum, là où autrefois ils collaient le minimum.

Y a ensuite la libération conditionnelle : quand le prisonnier est à moitié de peine, s'il a été sage, on le fout dehors, — quitte à le repaumer.

Les deux lois sont bougrement profitables aux bourgeois, — très peu aux pauvres bougres.

Elles n'ont, d'ailleurs pas été fabriquées par humanité, mais parce qu'il y a encombrement de condamnés. Faut vider les prisons dare dare pour y foutre les nouveaux arrivants.

La cause de cette augmentation y a pas à la chercher loin : c'est la misère, nom de dieu! La terrible misère qui dévore le populo.

En prison on bouffe!... Ce qui devient bougrement difficile en liberté.

Et des suicides, ce qu'il y en a! C'est plus un, par ci par là : c'est des séries :

A Paris, ces jours derniers, 66, rue de la Mare, la mère Vaillant, une marchande de quatre-saisons, s'est suicidée avec un réchaud de charbon.

Rue Jean-de-Beauvais 31, c'est Gaston Rollin, un employé sans turbin : il avait 28 ans!

Un autre employé Ghersy, s'est tué dans sa mansarde 102 rue de Maubeuge : il avait 30 ans!

Hermann Koch, un jeune allemand s'est tué dans un hôtel de la rue Lafayette.

A Montpellier, on a dégotté dans sa pauvre cahute, un chiffonnier, suicidé aussi au charbon.

Et y a pas que des suicides : combien de malheureux qui s'affalent dans les rues, qu'on colle au poste ou à l'hospice et qui disparaissent sans qu'on en sache rien?

Un camaro m'écrit qu'à Dijon, le jour

du grand centenaire, le 22 septembre, on a ramassé rue de la Verrerie un purotin qui tombait d'inanition.

A Paris, c'est une couturière Julie Cotterin, âgée de 33 ans, qui est tombée morte au milieu de la rue Turbigo.

Mais un drame qui rappelle un peu celui de la famille Hayem, s'est passé rue Saint-Denis, 100 : le quart-d'œil a reçu une lettre signée « Moisan » ; une malheureuse mère lui annonçait son suicide avec ses deux gosses, un de trois ans et l'autre de six mois.

On est arrivé à temps pour les sauver de la mort... mais de la misère?

La pauvre bougresse n'avait plus une chemise à se mettre. Elle a raconté que son mari était tailleur : l'ouvrage n'allant pas ces temps derniers il foutit au clou pour dix francs le pardessus d'un client. C'est le dernier argent entré à la maison!

Désespéré le pauvre bougre était parti à la recherche de turbin : l'idée ne lui vint pas d'aller aux provisions chez l'épicemar et le boulanger... Ne trouvant pas d'embauche il écrivit à sa femme qu'il allait se tuer.

C'est alors que la mère résolut de faire pareil avec ses gosses!

En voilà une horrible série, nom de dieu! Et j'en oublie encore, plus que je n'en cite. Sans compter ceux que la Préfectance n'a pas signalés.

L'affreux, nom de dieu, c'est que tous ces mistouffliers s'en vont sans y trouver à redire : ils trouvent ça tout simple d'avoir les tripes vides!

Vrai, faut que les jean-foutres nous aient ruement abrutis pour qu'un malheureux reste ainsi des journées la faim au ventre tandis qu'il n'a qu'à allonger la main pour prendre ce qu'il lui faut.

Ronchonades d'un 28 Jours

Le père Barbassou se réservait de causer des décisions du congrès de Marseille sur la propagande dans les campagnes.

Il remet ça à huit jours. Cette semaine il passe la plume à un de ses copains, Bonbitoun, le meunier des Treize-Vents, un riche zigou s'il y en a un, qui a voulu à toute force raconter la putain d'histoire de ses 28 jours.

Or donc, sans plus barguigner, à lui le crachoir :

Une vraie cochonnerie que les 28 jours! Tout le monde en rogne. Certes, les électeurs sont une foutue collection d'andouilles, malgré ça il faudrait chercher longtemps pour dégotter le type assez couillon pour donner une procuration à son bouffe-galette pour le maintien des 28 jours et des treize. Je parie les mules et les bourriquets de mon moulin contre la médaille militaire qu'on ne trouvera pas ce merle blanc.

D'ailleurs ça ne tire pas à conséquence : l'électeur est toujours d'un avis qui est juste le contraire de celui de l'élu. Mais, comme c'est l'élu qui tient la queue de la poêle, ça n'empêche pas la souveraineté du peuple d'être toujours d'aplomb.

C'est pas tout ça, j'en viens à mes 28 jours : pour commencer je dirai que le 22 septembre on m'a arraché à mon moulin pour me foutre en pension au bague Clauzel de Toulouse.

C'est là que perche la 17^e section des commis et ouvriers. J'y suis resté huit jours à faire des meules de foin et de bottes de paille ; turbinant comme un gabérien et agoni de sottises par le sous-off, un vrai garde-chiourme.

Le dimanche matin 29, changement de direction ; on vient nous annoncer qu'il faut partir pour le Limouzin, renforcer les troubades du 12^e corps qui font la petite guerre avec les ceusses du 9^e. Aussitôt pris, sitôt pendu, crèdieu! A six heures, nous prenons le train à la gare de Matabiau.

Biétazé! Comme disent les bons bougres de toulousains, bibi qu'est jamais sorti de son trou va se payer un voyage aux frais du gouvernement. Un peu de philosophie, macarel : plus que trois semaines à tirer, c'est pas la mer à boire.

A Montauban, changement de train ; on nous colle, entassés comme des sardines en baril, dans des wagons qui filent sur Paris.

Jusqu'à Caussade, le patelin du ratapoil Prax-Paris, le pays est fertile, tout y pousse. Mais, cagnéfol de boundiou, après, ça devient triste comme un jour sans pain. Des montagnes nues comme des asticots ; aux environs de Cahors où jadis se récoltait un riche vin blanc, les coteaux sont pelés, pire que le cul d'un singe. Pas de verdure, pétard de dieu! à peine quelques pins et quelques chênes ratatinés. Quoi donc qu'ils doivent bouffer les gas de ce patelin?

La vache noire a beau nous trimballer à la vapeur, tout le temps le pays est triste : des pauvres chaumières au mitan d'un sol ingrat. Ce n'est qu'à Brives que le paysage change ; il y a une petiote plaine, celle de la Corrèze, les montagnes ne sont plus désertées, mille dieux, nous sommes en plein au pays des châtaignes.

Tout d'un coup, brouf, à la sortie d'un tunnel, nous voilà à Limoges!

On nous mène comme un troupeau de bêtes à notre piôle, où nous sommes consignés toute la soirée et tout le lendemain. Pense donc, les réservoirs ont bien apporté quelques picaillons qui, pécaïrè, font bien défaut à la ménagère : pour lors, faut qu'ils les dépensent à la cantine!

En voilà une sale exploitation, ce bordel de cantines. Des types qui ne payent ni loyer, ni droit d'aucune espèce, ni foutre, ni rien, tiennent ça ; ils sont cul et chemise avec les galonnards ; ils tripotent avec le cuisinier, le cabot d'ordinaire et le chef ; ils vendent de la vraie poison, et la vendent plus chère que partout ailleurs.

Ça nous a fait tout de même salement renauder cette bougresse de consigne aux 95 gas de la 17^e fraîchement rapliqués de Toulouse, on a bien un peu bousculé le pied-de-banc et fait du pétard, mais cette insurrection à la flan s'est apaisée dans des chansons.

Ils chantent comme des *cousséjous* les bons bougres de Toulouse. Même qu'ils se gourrent s'ils croient avec ça faire un chabanais terrible! Les jean-foutre se moquent pas mal d'être engueulés dans une chanson : il faut des arguments plus frappants pour les foutre à la raison.

Une autre fois, cré couillon, le grabuge a failli être plus sérieux : il pleuvait et nous partions pour une putain de marche, sous la conduite d'un salaud d'élève-officier qui nous menait tambour battant. Nous longions la Vienne, déjà trempés comme une soupe, nom d'un pétard, quand les cris : « A bas le cochon! A l'eau! Foutez-le dans la Vienne! » s'échappent de toutes les poitrines. Le rossard en rotait, brigand de dieu, mais qu'y foutre? Ça parlait de tous les rangs, kif-kif un feu d'artifice. On s'en est tenu là....

Après la soupe, ordre est donné au rapport d'aller à l'exercice, mais va-t-en voir Jean si les poules pissent! Tous les gas s'allongent sur leur pieu. Sur les 65 troubades et cabots un seul a la trouille et n'ose pas se faire porter malade. Tous les autres refusent de se rendre à l'exercice.

Grand potin chez les galonnards, faut pas que cette petiote rébellion transpire! Pour couper la chique à ceux qui parlaient de décommander les manœuvres, le jean-fesse Freycinet s'est fendu d'une circulaire, oussqu'il dit de ménager les pousse-cailloux.

Que l'incident de ce matin se sache et on verra ce que vaut l'aune de ces sacrés ménagements!

Le chef s'est amené dans les chambres : il bafouille sur son code, il va foutre les cabots au mazaro, et mille bombardes, après deux heures de grève les types canent.

Les cochons n'osent pas faire du fouan, mais ils gardent une dent contre la 17^e et, vingt dieux, les punitions vont pleuvoir!

Mais, nom d'un pet, un point est gagné : on ne manœuvre pas! Me voilà à la manutention, travaillant kif-kif à mon moulin... avec les emmerdements en plus, et la liberté en moins, foutre de foutre.

Ohé, les gas, savez-vous qu'il y a des richesses dans une manutention? Savez-vous que celle de Limoges a fabriqué pas mal de bricheton aux parigots, lors de la grande grève des boulangers?

Eh oui! Y a là des magasins pleins de boustifaille : des grains, de la farine, de la bidoche... Des fours fixes, des fours roulants, des pétrins et tout le tremblement. Faudra pas l'oublier, nom de dieu, le jour du grand chambard.

Faut aussi causer avec les bons bougres d'ouvriers d'administration. Ils en ont plein le cul, je t'assure, du rôle qu'on leur fait jouer. Et ceux-là arrachés aux griffes de la gouvernance, c'est pour l'armée tout comme si on arrachait le charbon à une locomotive.

Nom de dieu, je voudrais jacasser encore un bon bout de temps; bavasser du cas d'un pauvre gas qui, aux manœuvres, alla à la visite, ne fut pas reconnu malade et claqua quatre jours après.

Parler du discours de Montmorillon, où

Et Jean Foutrière Carnot a dit que le soldat rapportait à son foyer les mœurs de la caserne... Du propre hein! Si c'est le genre de Châlons!...

Je voudrais aussi dire deux mots de la bonne réception des copains de Toulouse et de Limoges à qui j'ai été serrer la louche. Merde, y a pas mèche! Barbassou qui a déjà assez ronchonné pour me céder sa place aujourd'hui ne me la céderait pas deux fois.

L'important, nom de dieu, c'est que je m'en suis échappé de cette salope de galère. Et il s'en allait temps, foutre!

Bonbloun.

Pour copie conforme :

Le père Barbassou.

Chouettes Réunions

Un riche copain, Meunier, vient de sortir du clou, à Nantes : il a tiré 14 mois, nom de dieu!

Illico, il s'est refoutu à faire des réunions ; à Saint-Nazaire, l'autre soir, il lui est arrivé un coup rigolot. Le commissaire l'a pincé à la sortie de la salle et l'a conduit au poste pour lui dresser procès-verbal.

Paraît que dans sa conférence il a insulté Carnot en l'appelant « Baderne... coquin... cochon qui se vautre dans les lits de Fontainebleau pendant que les travailleurs couchent sur le pavé... »

On parle aussi de le poursuivre pour engueulades aux enjuponnés. Paraît qu'il les a insultés en disant « qu'ils se coiffent comme des mardi-gras, et portent des robes fendues par devant sans doute, pour montrer qu'ils sont prêts à se prostituer à ceux qui paient le plus... »

Les roussins parlaient de garder Meunier, mais comme les copains avaient suivi et qu'ils juraient de tout bazarder, on l'a relâché.

..

Fortuné est arrivé dans les Ardennes. Mercredi réunion épatante à Nouzon. A entendre les chefs possibilards, ils n'allaient faire qu'une bouchée de ce petit là. Va te faire foutre!

Quand le copain a commencé par décrocher les timbales des ambitieux pour les foutre au diable, ils n'ont plus eu envie de jaser.

Fortuné a montré que rien n'est à attendre d'une révolution autoritaire, où le mouvement serait conduit par des gas sociaux jusqu'au bout des ongles... mais étatistes.

Il a prouvé que les conceptions anarchistes sont seules en harmonie avec la nature humaine et que tout est à attendre d'une révolution économique faite dans cet esprit.

Les Nouzonnais qui avaient radiné en foule à la réunion, n'arrêtaient pas de faire marcher leurs battoirs. Ils ont montré que la confiance qu'ils ont eu dans les réformes est bougrement à la baisse, — et qu'ils ne comptent que sur le chambardement général.

Aussi, quand Fortuné a annoncé qu'il referait une autre réunion à Nouzon, les bons bougres se sont promis de ne pas rater le coche.

Le lendemain, jeudi, le copain a donné une réunion à Neufmanil. Moins de monde qu'à Nouzon, et toujours pas de contradicteurs. Il a rebiffé au truc et comme la veille tous les gas ont compris.



Lettre de Rullière

Les camarades n'ont pas oublié le chouette zigue qui, saqué sans raison des mines de Villars, a révolvéré son exploitateur.

Rullière a pu se tirer des flottes, il est aujourd'hui en sûreté; de son trou, il a expédié la babillarde suivante :

A la Chambre Syndicale des ouvriers mineurs de Villars (Loire)

Citoyens,

Quoiqu'étant poursuivi par la bourgeoisie qui voudrait m'envoyer passer mon existence à la Nouvelle-Calédonie, et cela pour le motif que vous savez, je désire vous expliquer ma conduite que la presse bourgeoise a tant calomniée :

Camarades, vous savez tous que les mines Ponsonnard sont celles où les travailleurs sont le plus exploités du bassin de la Loire; les mineurs y sont sous les ordres de deux brutes, Chosson dit Brûle-Moutte, et Ravel dit Trotte-en-Ville.

Je travaillais dans ces mines, et quoique anarchiste, je me courbais sous les insultes de ces deux individus, car j'étais le seul soutien de ma grand'mère qui m'a élevé dès mon plus jeune âge, et je voulais lui procurer une vieillesse douce. Mais, quand je vis que malgré tous les efforts que je faisais, je ne pouvais contenter le vampire patronal et ses deux souteneurs; surtout, lorsque je compris que Brûle-Moutte et Trotte-en-Ville avaient décidé de me renvoyer parce que je suis anarchiste, je me révoltai.

Un jour, Brûle-Moutte me dit : « Tu sais, si tu ne charges pas tout le charbon, tu passeras ce soir au bureau. » Pour faire ce qu'il me demandait, il m'eut fallu travailler pendant vingt-quatre heures; je lui répondis : « Je fais tout mon possible pour vous satisfaire, sans y réussir. Mais, si vous m'empêchez de manger du pain, malheur à vous! » Le bandit eut peur et, pendant quelques jours, me laissa tranquille; puis, revenant à la charge, sous prétexte que je ne produisais pas assez, il me donna ma huitaine :

« Je n'ai pas de huitaine à faire, lui répondis-je, je m'en irai de suite si vous y tenez; seulement, sachez que je n'ai pas peur de la guillotine et qu'avant d'y passer comme Ravachol, je vous ferai votre affaire. » Le Brûle-Moutte comprenant qu'il avait devant lui un anarchiste décidé me laissa la paix.

Cependant, quelque temps après, ayant, dans un journal, fait paraître une note où je dévoilais les infamies des mines Ponsonnard, le gouverneur Chosson demanda à l'exploitateur Ponsonnard s'il fallait me renvoyer :

« N'en faites rien, qu'il répondit, il pourrait nous faire quelque malheur. » Malgré cela, Brûle-Moutte, que je gênais, décida avec Ravol de me renvoyer.

Le chemin de roulage où je travaillais étant des plus mauvais, plusieurs fois je fis observer à Trotte-en-Ville que des réparations étaient urgentes, sans résultat. Plus d'un mois après, un jour, arrivant au chantier, je le trouvai couché; m'adressant aux piqueurs, je dis : « Y a loi un feignant qui ferait pas mal de rester chez lui. » Trotte-en-Ville ne répondit rien; ce n'est qu'après, en tête-à-tête, qu'il me demanda pourquoi je lui parlais si malhonnêtement. Lui ayant répondu que c'était encore être trop poli, il me dit de faire ma huitaine.

Huit jours après, un ouvrier fut envoyé me remplacer au chantier. Je demandai des explications à Trotte-en-Ville qui, me disant que ça ne le regardait pas, me renvoya à Brûle-Moutte. Je remontai la fondue et dehors je rencontrai Brûle-Moutte qui, à son tour, me renvoya à Trotte-en-Ville : « C'est bon, lui répondis-je, vous aurez demain de mes nouvelles. »

Le même soir pour protester contre mon renvoi que vous saviez injuste vous avez convoqué une réunion où je ne me rendis pas pour conserver ma liberté d'action.

Le lendemain matin, un revolver en poche, je descendis dans la mine, avec l'intention de délivrer mes frères de misère en supprimant les deux scélérats : Chosson et Ravol. Vous dire pourquoi je n'ai pas réussi, serait entrer dans trop de détails; mais, contrairement à ce qu'ont prétendu plusieurs journaux, lorsque j'ai tiré sur le gouverneur Chosson, je l'avais bel et bien reconnu.

Ils ont même ajouté que si Trotte-en-Ville n'était pas bien vu des ouvriers, Brûle-Moutte est estimé.

Vous connaissez cet homme, je n'en dirai donc que quelques mots : il y a quelques années, Ponsonnard demandait au père de Brûle-Moutte, alors gouverneur, combien un piqueur pouvait faire de benes de charbon : il répondit sept, huit au plus. Mais le fils Brûle-Moutte déclara qu'un piqueur devait en faire dix ou crever.

Il y a trois ou trois ou quatre ans, à la suite d'une grève, les mineurs obtinrent du travail à la journée, c'est-à-dire de 5 heures du matin à 4 heures du soir avec une heure pour dîner.

Brûle-Moutte usa de tous les moyens pour vous ramener à l'ancien régime du travail à la tâche, il n'y parvint pas parce que vous étiez syndiqués. Que de fois lorsque le charbon était trop dur, on ne faisait pas dix benes et que les mineurs répondaient timidement qu'ils n'en pouvaient abattre plus, que de fois n'a-t-il répondu : « Si vous n'en faites pas plus, vous pourrez partir... Vous pourriez bien pisser le sang que ça me serait égal; ça ne me fait pas plus de voir crever un homme qu'une mouche... »

Toute la presse à la solde du gouvernement m'a traité de lâche, je ne me disculperai pas vis-à-vis de vous. Vous savez combien c'est mensonge.

Lorsque l'idée de débarasser la mine m'est venue, je savais très bien que si mon projet de crever les deux vermines réussissait, j'avais des chances de n'en pas réchapper.

Malgré cela je n'ai pas hésité : j'avais fait le sacrifice de ma peau, je n'ai pas réussi, c'est mon seul regret.

Cependant ma tentative n'a pas été sans effet, vu que Trotte-en-Ville a quitté la mine et laisse en paix tous mes camarades qui travaillaient sous ses ordres.

Quant à Brûle-Moutte je ne sais s'il en a fait

de même. Mais j'espère que ce qui lui a pendu au nez lui servira de leçon... qu'il sache que la Revanche Sociale n'est pas loin. Et ce jour-là, on pourrait bien se retrouver... »

Camarades, je souhaite que vous compreniez que tant que les travailleurs ne s'armeront pas et ne se lèveront pas en masse contre leurs exploités, ils seront toujours aussi malheureux. Car quelle que soit la Politique qu'ils suivent, ils seront toujours dupés : la Politique, c'est ce qui tient le peuple dans la misère; la Révolution Sociale, c'est ce qui l'en sortira.

Camarades, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, et crie :

Vive l'Emancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes.

H. RULLIÈRE.

Babillarde Lyonnaise

Crédieu, y a des métiers rudement répu gnants ! Parmi ceux-là, faut mettre en première ligne les Produits chimiques. Faut voir trimmer les pauvres bougres dans ces grandes galères où l'on fabrique toutes sortes de drogues, pour se convaincre de la misère des prolos, — car faut être rudement à la dèche pour faire ce turbin.

Si au moins il était payé ce qu'il vaut ? Mais tralala. C'est tout au plus si l'ouvrier gagne assez pour acheter du bricheton; les trois quarts palpent 55 sous par jour, les plus bidards vont dans les 3 fr. 25 à 3 fr. 50. C'est pour ce prix qu'une ribambelle de pauvres bougres s'usent la santé dans une atmosphère empoisonnée par les acides et autres produits rudement nuisibles.

La plupart d'entre eux ont les tripes tordues de coliques, tandis que leurs exploités roulent carrosses et empilent millions sur millions.

Cette corporation compte environ 20.000 ouvriers. L'année dernière ces pauvres gas avaient fondé une Syndicale dans l'espoir d'arracher quelques radis de la poche de leurs patrons. Il y eut réunions sur réunions, on a discuté sur tout excepté sur ce qu'il fallait; on y a fait de la politique à tire-larigot. Une chie de politicards sociaux ont appliqué dare-dare et ont profité de l'occasion pour se tailler un brin de réclame. A les entendre, y avait qu'une chose à faire : le 1^{er} mai fallait voter pour eux... Ça fait, la question du travail était résolue; les améliorations viendraient d'elles-mêmes.

Maintenant ils sont le bec en l'air, aussi miséreux qu'avant!

Dans cette Syndicale on avait eut secré taire un andouillard de Vachon qui cherche bougrement plus à agricher une place de bouffe-galette qu'à s'occuper de ses copains; la présidence était échue à mon camaro Dumortier, un gas qui a tort de manquer de nerf; un autre secrétaire était Gabert, un débiteur des zigues d'attaque.

Avec de pareils types en tête, la Syndicale, ne devait pas vivre longtemps. C'est ce qui est arrivé, nom de dieu ! A force de discuter les copains du bureau se sont mangés le bout du nez, tandis que c'était aux patrons qu'il fallait tanner le cuir.

Y avait pas besoin de tourner si longtemps autour du pot ! Fallait foutre carrément les pieds dans le plat et commencer un chambardement en règle. Vingt mille prolos !... Nom de dieu, c'est une armée, ça. Avec une pareille force rien ne résistait.

C'était le seul moyen de faire caner les pa-

trons en attendant qu'on les passe à la botte... Mais les patrons ne se sont pas émoussés; ces chameaux-là se foutent bien des syndicaux, ils savent que tant qu'on discute y a pas de pot pour eux.

Maintenant, y a quelques bons bougres qui font des pieds et des mains pour remonter cette Syndicale.

Réussiront-ils ? J'en doute. En tout cas les alléchants seront rares, parce qu'il y a une cotisation à cracher et que ce n'est pas avec 25 ronds par jour qu'on peut se fonder de ça. S'ils réussissent, et qu'ils marchent plus carrément que l'autre fois, il pourrait y avoir du bon. Une grève générale avec un peu de chambard à la clé, y a rien de tel pour faire lâcher l'os de la gueule des exploités.

Un vieux grigou.

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

SALOPISES FERROULARDES

Narbonne. — Serai-je tout le temps à astiquer les fesses à ces sacrés sociaux à la manque ? Je crois foutre que oui, car en fait de dégoutations, ils en ont à revendre.

Pour ce qui est des ferroulistes, ils ont fêté le 22 septembre kif-kif les bourgeois de la gouvernance : courses à pattes, bombes et fusées... rien n'a manqué pour faire mousser la renommée du roi de Narbonne.

Mais, c'est là de la gnoignotte, comparé à ce que je vais jaspiner : il s'agit du grappillage.

Voilà un fourbi qui ne dit rien aux parigots, vu que sous la tour Eiffel y a pas plus de vignes que dans mes savates.

A Narbonne, c'est une autre paire de manches, nom de dieu ! Il est de coutume, dans tous les pays de vignes, de laisser passer les pauvres bougres après les vendangeurs pour grappiller le raisin oublié.

C'est cette coutume que Ferroulet et sa bande de conseillers cipaux ont foutu en l'air, pour faire plaisir aux gros proprios.

Dernièrement, dans une prise de bec que j'ai eu avec un socialo qui gobe le roi de Narbonne, j'y fous dans la main que l'an dernier son idole a interdit le grappillage. Et le type de me jurer ses grands dieux qu'une telle salopise est pas possible.

Qu'il vienne encore nier ! Je l'enverrai à Narbonne reluquer les affiches de la municipalité... car la salopise de l'an dernier a été recommencée cette année, — en plus mieux, même !

Vraiment, c'est pitoyable de voir ces sacrés sociaux à la manque qui, dans toutes les réunions, serinent aux gobeurs que « la propriété c'est le vol », se foutre en quatre pour protéger cette garce de propriété quand elle est dans les pattes des gros proprios.

A Narbonne, malheur à qui voudrait, par ce temps de chaleurs, se payer sans frais une grappe de raisin !

Au moment des vendanges, on a piacardé sur tous les coins de la ville un Arrêté municipal interdisant le grappillage. Turellement, les birbes ne s'en sont pas tenu à ça; ces chameaux qui parlent toujours d'organiser ont organisé terriblement la chasse aux pauvres déshérités qui allaient ramasser les miettes laissées par les gros ventrus de proprios.

Y a eu des entollages de gaz qui ne voulaient pas se laisser faire. Y a eu des procès-verbaux à lire-larigot. Et, nouveauté à l'actif de Ferroul et de sa bande : les octrois étaient gardés par des sergents, plus crapuleux encore que les employés d'octroi.

Une fois les vendanges terminées, le maire royal a de nouveau fait afficher pour autoriser le grappillage. Mais tout cela n'est que de la menterie, nom de dieu ! Les grappilleurs sont obligés de payer à l'octroi un sou par kilo, — oh, pour faire payer de l'impôt aux pauvres bougres, Ferroul n'est pas en retard : y a que dans ses discours où il le fait cracher aux riches.

Outre le sou par kilo, y a toutes sortes d'entraves au grappillage : il est défendu aux grappilleurs de se servir de chariots pour transporter leur récolte, sinon on leur saisit le raisin, — ils sont obligés de le porter sur leur tête... Ça, c'est de la liberté à la sauce ferroularde !

Voilà où en est arrivé le conseil cipal socialo que Narbonne a la déveine de posséder. Toutes ces crapuleries, pas besoin de le dire, sont dirigées contre les prolots voulant se faire un peu de vinocche dans les vignes des bourgeois que Ferroul défend de son mieux pour conserver l'assiette au beurre.

Enfin, ces jean-fesses là ne régneront pas à perpète ! La colère mijote dans le siphon des bons bougres et d'ici peu, ils iront rejouir les autres cliques gouvernementales dans cent pieds de merde.

Pour ce qui est des camaros narbonnais qui me racontent ces dégoutations, ils sont pas lâchés de la chose ; ça démontre l'impuissance de ces birbes et ça ouvre les quinquets à ceux qui coupaient dans leurs boiniments.

C'est un échantillon de gouvernement socialo, — et on peut tâter du doigt que, comme vacherie, il fait la pige aux reacs et aux opportunistes.

SALE PARVENU

Besançon. — Rien de plus rossard qu'un parvenu, à moins que ça ne soit une demi-douzaine de ces vermines.

Ainsi, y en a un à Besançon, qui maintenant fait des épates, emmerde les pauvres crieurs de journaux et n'est jamais à court de rosseries, s'ils sont assez jacques pour ne pas se rebiffer.

Peloteur avec ceux dont il a besoin, harogneux avec les autres.

Et avec ça, faut voir comment il arrange les canards socialos : brouf, il cracherait dessus ! Sous Badingue, quand il était décheux, il était moins bégueule et bazar-dait n'importe quoi.

Sa dernière a été de foutre sur le pavé une pauvre bougresse qui tenait un kiosque ; il a pu offrir à la ville quelques cents francs de plus qu'elle, — et la Ville, toujours garce pour le pauvre monde, a donné la préférence au sale birbe.

La bonne femme est farcie de douleurs ; elle a les doigts si gourds qu'il n'y a plus méche qu'elle turbine, elle mendigotte aujourd'hui..., avant peu elle sera à l'hôpital.

Ça fera une victime de plus, nom de dieu !

MINCE DE LACHAGE !

Nouzon. — Il vient de se passer un fait dans le baigne Tomé-Génot qui mérite d'être signalé :

Ces jours derniers l'exploiteur collait un torchon-cul oug'il interdisait aux ouvriers de radier en retard, — et que celui à qui ça arriverait deux fois dans le mois serait saque.

Turellement, les prolots y ont trouvé un cheveu ; aussi ont-ils tous été d'accord pour ne pas subir cette mesure arbitraire.

Pour lors, deux bons bougres ont décollé l'affiche et l'ont rapportée au bureau.

Vous voyez d'ici la binette du singe!... Il les a foutus à la porte illico.

Et illico, leurs camarades, des possiblos pisse-froid, partisans du calme à outrance, les ont lâché comme un pet.

Ohé, Clément, le marchand de carises, quèque tu dis de tes élèves ? Ils ont une sale manière d'entendre et de pratiquer la solidarité.

Vrai, faut les excuser, ils ont reçu de telles leçons !..

A LA CLOCHE

La semaine dernière, un copain du groupe *Les Dëshérités* de Nouzon, ne pouvant payer trois ou quatre mois de location que son proprio lui réclamait, a, avec l'aide de quelqes camaros, déménagé à la cloche de bois.

Turellement, ça ne faisait pas l'affaire du problot. Celui-ci se foute à la recherche du copain et le rencontre s'en allant au turbin :

« Ohé, qu'il lui fait, quand donc que vous viendrez me payer ? C'est pas gentil d'avoir déménagé si vite.

— Vous comprenez, lui réplique le copain, quand on n'a pas grands frusques on a bientôt déménagé : maintenant on agit en peiard, on ne paie plus ! »

Et le proprio de répondre : « Eh bien, je vas vous envoyer l'huissier ! »

— Ah bien, ce que je m'en fous, réplique le gas. Si votre huissier courait aussi vite que je l'emmerde il serait déjà à Sébastopol. Pour ce qui est des proprios, j'en casque plus ! »

Mince de gueule que faisait le problot : il en rotait des ronds de chapeau.

Bast, il en verra bien d'autres !

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, l'*Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 89, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théories humanitaires.

— Groupe de propagande anarchiste, réunion les mercredis et samedis de chaque semaine, à huit heures et demie du soir, salle Chassang, 4, rue des Maronites (20^e arrondissement).

— Groupe *Libertaire du XIV^e*, réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, rue Pernety, 61.

— Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire, tous les mercredis et samedis, 66, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe révolutionnaire se réunit tous les samedis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats de l'ouvrage universel.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Massonnet, rue Moudin, 9.

Dijon. — Les « Résolus », se réunissent tous les samedis de 8 h. à 11 h. du soir, rue des Gondrans, 24.

Saint-Chamond. — Les « Amis de Ravachol », tous les samedis soir et le dimanche matin, réunion au local convenu.

Nancy. — Soirée familiale, le dimanche 17 octobre, à 8 heures du soir, à Malzéville. Tous les camarades y sont cordialement invités.

Saint-Etienne. — Les copains de Bellevue et Champagne organisent une grande soirée familiale pour l'ouverture de leur cercle.

Ils invitent tous les anarchistes à la réunion qui aura lieu le samedi 15 octobre, à 8 h. 1/2 du soir, rue des Moulins, 1, angle de la rue de Champagne.

Calais. — E. Hamelin, 11, rue Lafayette, Calais, crie le *Père Peinard*, la *Révolution*, l'*Endehors* et porte à domicile.

Marquette-lez-Lille. — Les compagnons de Lille, de Marg, Marquette et des environs sont convoqués à la réunion qui aura lieu le dimanche 16 octobre à 5 heures du soir au local habituel :

Discussion sur la misère et ses causes ;
Chants et poésies.

PETITE POSTE

P. Guérard — P. Châlons-sur-Marne — G. Châlons-sur-Saône — P. Lavareix — G. Nevers — C. Dijon — D. Alger — G. Nazaire — M. Fumay — B. Limoges — P. Narbonne — R. Argentan — P. Nancy — C. Braux — G. Marsac — B. Barcelonne — F. Amiens — O. Boussey — P. Bordeaux — R. Bézenet — H. Calais — C. Beziers — A. Damery. Reçu gallette merci.

— Louis Diétrich, à Alger demande à Coillard de Barcel, son adresse.

— R. J., Roanne. — « Prise de possession » et « Peste religieuse » sont épuisés. « La Conquête du Pain » 2 fr. 75.

— L. Nancy. — Pas reçu ta lettre d'il y a une quinzaine.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne santez pas, non de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?
Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

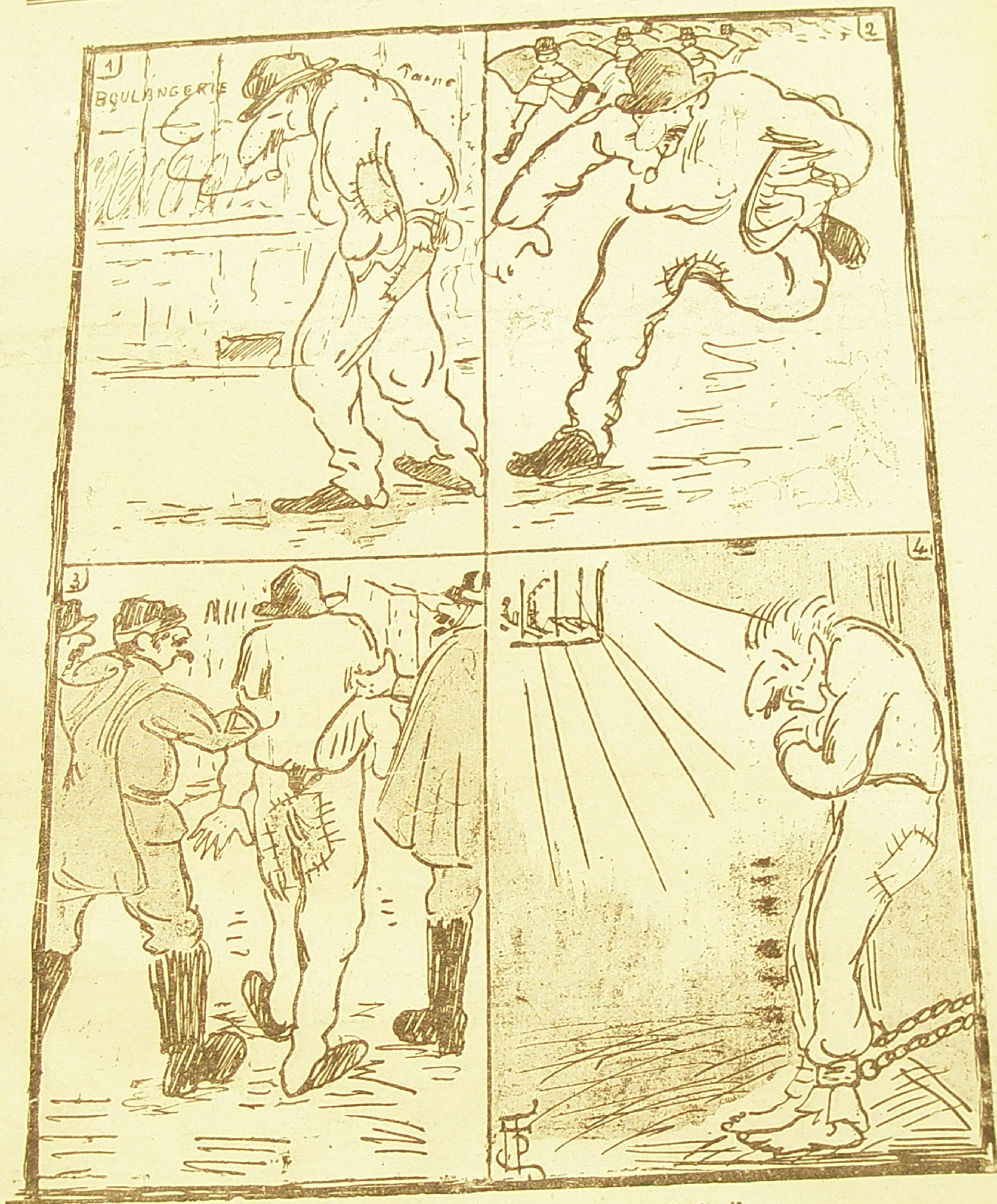
Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire éclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la toustifaille.

C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne).

L'imprimeur-gérant : A. GARDEAT
Imprimerie spéciale du *Père Peinard*.
4 bis, rue d'Orsel, Paris

Tout ça pour un pain !



Primo. — Ils sont bougrement dorés, et j'ai rien dans le fusil.

Deuxièmo. — Zut, les flics m'ont vu et me courent.

Troisièmo. — Paumé, nom de dieu !

Quatrièmo. — Ça coûte plus cher de voler un pain que des millions.